

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

## Adam parle

Roger Parisot

---

Volume 22, Number 6 (132), November–December 1980

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29923ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

Collectif Liberté

**ISSN**

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this article**

Parisot, R. (1980). Adam parle. *Liberté*, 22(6), 41–49.

## *Adam parle*

ROGER PARISOT\*

*« Alors Iahve Elohim forma du sol tout animal des champs et tout oiseau des cieus, il les amena vers l'homme pour voir comment il les appellerait et pour que tout animal vivant ait pour nom celui dont l'homme l'appellerait. »*

Genèse 11.19.

En ce temps-là le mot étoile  
Crissait comme sel sous ma dent  
Le ciel tournait dans mon poing  
Son manège d'ombellifère

J'habitais l'argile j'étais  
Couché à la hanche des sources  
À travers moi la nuit frayait  
Dans la laitance des bouleaux

J'avais aux lèvres  
Une saumure d'astres  
Autour de moi la pluie d'automne  
Délitait les schistes. Sa bouche

---

\* Roger Parisot est né en 1923. Il a publié chez Gallimard un recueil de poèmes intitulé *Nature vive*. Il est professeur de philosophie à Pontoise où il poursuit la rédaction de son journal *philosophal*, totalement inédit.

Cherchait la bouche des giroles.  
Sur ses jambes de givre  
Tremblait une aube cruelle.  
Elle plantait ses dents d'hermine

Dans la nuque du vent.  
J'assistais la terre en gésine  
D'une rosée balbutiante.  
Le fil sans fin des mots

Enroulait dans ma bouche  
Ses pelotes de salive  
Il filait de la lune au mufle  
Des vaches et des marées

J'étais au point du jour Celui  
Qui donne l'orient aux perles  
Au point nodal où la parole  
S'entortille comme un nombril

Le cadastre du firmament  
Se reflétait sur l'herbe avec  
Ses clôtures de barbelés  
Ses haies de ronce Ses ruisseaux

À sec dans leur lit d'écailles  
Son bestiaire qu'on écartèle  
Et les figures épinglées  
De ses Dieux au sommeil d'insectes

L'horizon s'ensanglantait  
Aux bogues des châtaignes  
J'étais l'œil des pierres L'éclat  
De leur regard écarquillé

Seul Aux aguets La bouche bée  
Juste à la lisière du jour  
Balisé des lanternes d'iode  
Qui dessinent le littoral.

Chaque lune jeune accouchée  
Laisait échoué sur le rivage  
Un visage rond de méduse  
Comme une glauque délivrance

Je voyais battre la lumière  
Sous les fontanelles de l'aube  
Le jour paraissait Sous les chaumes  
Pointaient ses cornes de chevreau

Je saluais cette venue  
D'une écume de phonèmes  
Un monde naissait dans ma bouche  
Comme une dentelle de bave

Je dévidais un pêle-mêle  
De mots pour la faune et la flore  
J'étais témoin Je célébrais  
Le Sacre du règne animal

Le sifflet d'un merle  
Taillait aux ciseaux dans l'espace  
Il découpait la silhouette  
Sinueuse des Alizés

Et le clair profil des saisons.  
La laine des constellations  
En transhumance sur le causse  
S'accrochait aux genévriers

Autour de moi la Création  
Ouvrait dans un chuchotement  
De feuillage, d'oliveraie  
Ses éventails, ses roues de paon

J'étais à genoux, Je priais  
Je déroulais des kyrielles  
De syllabes intarissables  
Un bruit de ruche à mon oreille

Parlait le langage des fleurs  
Volubile volubilis  
Pris au piège de votre nom  
Mes images vous illustraient

Pivoines gorges gonflées  
Pour un envol de tourterelles  
Pavots qui troussiez vos jupons  
Encor chiffonnés de sommeil

Giroflées se frottant la joue  
Rouge où se joue la corrida  
Capucines qui vous cachiez  
Sous des fanfares d'incendies

Amants endormis embaumés  
Dans le parfum du chèvrefeuille  
Amoureuses agonisantes  
Dans la cernure des pervenches

Je vous donnais de vive voix  
Vos blanches robes baptismales  
Je passais à travers les mots  
OLIVE ÉMERAUDE FUSEAU

Pour atteindre l'éphippigère  
Navette des couturières  
Cachée dans l'épine-vinette  
À travers prisme et mordorure

Aux irisations de pétrole  
Pour approcher la cicindèle  
Chasseresse des sablières  
Qui pulvérise la lumière

Je composais un lapidaire  
De voyelles et de consonnes  
Pour épeler la calcédoine  
L'obsidienne la tourmaline

Au goût sauvage d'angélique  
Confite dans son eau-mère  
Et l'agathe de sang figé  
Qui coagulait mot à mot

Tout s'en venait à mon appel  
Que je parle d'un brin de menthe  
Pour lier la taille des rivières  
De paupières clignotantes

Pour un peuplier dans le vent  
Ou de l'été dans les pépites  
D'un seul épi de maïs  
À l'heure où le soleil éclate

Comme une pierre dans les vitres  
Au galop de la chasse à courre  
Tout prenait sens et corps et vie  
Et chaque mot était magique

J'étais Miroir Echo Tympan  
Où tout venait se recueillir  
J'entendais tout Je disais tout  
Le piétinement des étoiles

Assemblées autour des gués  
Dans un ciel jonché d'ossements  
Et la poussière soulevée  
Qui retombait au fond des Eaux

Ce qui fermentait dans la boue  
Dans les entrailles de la vase  
Tandis que le soleil frappait  
L'océan comme une enclume

J'écoutais les hymnes jouées  
Aux grandes orgues des futaies  
De la forêt carbonifère  
La nuit venue elle imprimait

Ses fougères dans la houille  
La coupure entre Ciel et Terre  
Achevait de cicatriser  
Dans la nacre des coquillages

Le temps incrustait dans les spires  
De l'ammonite pyriteuse  
Les dernières lueurs du jour  
Qui parut au commencement

J'étais la lointaine harmonique  
Le dernier écho de ce Verbe  
Qui fit dresser dans le limon  
Ses échelles de vertèbres

Je reliais le Haut et le Bas  
En correspondance hermétique  
Et la Terre (Reflète du Ciel)  
Se reflétait dans mon discours

Des poulpes noués sous les eaux  
Dans leurs étreintes de ventouses  
Jusqu'au lagopède des alpes  
En filigrane sur la neige

Des truites fraîches des torrents  
(Bras de baigneuses en allées)  
Immobiles dans le courant  
Comme la paille dans l'acier

À l'alouette disparue  
Au point culminant de son chant  
Perçant dans la voûte céleste  
Un trou pour l'Axe du Monde

De la couleuvre vipérine  
Qui trace en fuyant sur le sol  
La sinusoïde des Eaux  
Jusqu'à l'aigle qui estampille

Son empire sur les cimes  
De ses deux têtes héraldiques  
Tournées à dextre et à senestre  
Où vont le soufre et le mercure

Sceller leurs Noces Alchimiques  
Je donnais leur nom aux sarcelles  
Parties en vol triangulaire  
De leurs nids de brume et d'ajonc

Par delà l'Hydre et les Pléiades  
À la conquête des espaces  
Qui s'ouvrent quand on respire  
L'alcoolat de Fioravanti

Au Tétras ou coq de bruyère  
Imaginaire rémouleur  
Qui aiguisé pour la parade  
Des couteaux devant le parterre

Des femelles émerveillées  
Au Pluvier À la Salamandre  
Qui montre sa PATIENCE  
Sur le bûcher de son blason

Je nommais la courtilière  
L'holothurie la pipistrelle  
l'Écrevisse pétrifiée  
Dans la fontaine du Zodiaque

Entre le Lion et les Gémeaux  
Le scolopendre l'actinie  
(L'anémone ou ortie de mer)  
Au fil de mon vocabulaire

Je désignais aussi les simples  
Dont les noms me venaient aux lèvres  
La Rue L'Achillée L'Herbe aux chats  
La Camomille Le Pas d'âne

Et la perfide belladone  
Qui vous dilate la pupille  
Et vous maquillera de plâtre  
Et de silence après le crime

Je nommais encor le Grémil  
Officinal dont la sève  
Connaît le secret de la perle  
La folle avoine si fragile

Qui grelotte sur le regain  
J'allais dire le sycomore  
Et le miel d'érable léger  
Qui ensoleille les clairières

Quand Elle m'apparut. Debout  
Magiquement nue devant moi  
Blanche Gerbe jaillie des lis  
Épaule de houle douce

Soulevant des barques au large  
Sa beauté était un mystère  
Qui m'éblouit. Me fascina  
J'étais éperdu. J'étais muet

Son corps abritait des abîmes  
Des vertiges dissimulés  
Sous la surface de son ventre  
De lune plate comme un lac

Sa nudité me fusillait  
De salves d'œillets de jasmins  
Toute l'énergie la lumière  
Radiante des aubes à naître

Vibrant en ondes concentrées  
À la pointe de ses seins  
Et je déchiffrais sur son front  
La signature de la foudre

Tout s'était tari dans ma bouche  
Le sang me battait dans le cœur  
J'étais suspendu au sourire  
De cette Ève issue de ma côte

À son innocence sauvage  
À l'appel de sa chevelure  
De cannelle ivre et de mousson  
Je n'avais plus un mot à dire

Seul le Silence (ou le « Soupir »  
Qu'on pose sur la portée)  
Put saluer cette Rose éclosée  
Du murmure de tant de lèvres